

VA OÙ LA RIVIÈRE TE PORTE

## *Prologue*

Imaginez ce qui hante le fond obscur d'un lac. Des débris, charriés par des cours d'eau ou jetés des bateaux, ramollissent et se désagrègent. D'étranges poissons lippus nagent comme ils respirent, loin des hameçons. Imaginez des parterres d'algues, semblables à des femmes aux corps déliés dansant à l'abri des regards. Approchez-vous du bord, laissez les vaguelettes laper vos chaussures, et imaginez, tout près, un monde à part, aussi silencieux que la lune, hors de portée de la lumière, de la chaleur et du son.

Ma maison se trouve au fond d'un lac. Notre ferme gît dans la vase, où rien ne distingue ses vestiges d'une épave. Des truites lisses et luisantes se baladent dans ce qui était ma chambre et dans le salon où notre famille se réunissait le dimanche. Les granges et les abreuvoirs pourrissent. Les barbelés enchevêtrés sont rongés par la rouille. La terre, autrefois fertile, marine dans sa torpeur.

Un livre d'histoire présenterait peut-être la création du réservoir de Blue Mesa comme une entreprise héroïque, participant du projet visionnaire d'apporter l'eau précieuse des affluents du Colorado dans le

Sud-Ouest aride. C'est sûrement avec les meilleures intentions du monde que le cours impétueux de la Gunnison a été bloqué pour l'obliger à former un lac, mais j'ai une tout autre vision de l'histoire.

L'eau m'arrivait aux genoux dans cette partie de la Gunnison, du temps où elle traversait, rapide et écumeuse, la vallée où je suis née, dominée par les hauteurs sauvages et solitaires de la Big Blue Wilderness. J'ai connu la ville d'Iola lorsqu'elle se réveillait tous les matins au parfum odorant des petits déjeuners, au bruit de l'activité trépidante des fermes et des ranchs. Le soleil levant illuminait le côté est de la Grand-Rue, puis poursuivait sa lente progression, traversait la voie ferrée et la cour de l'école pour aller enflammer l'unique vitrail, rond, rouge et bleu, de la petite église. Ma vie était réglée sur les sifflements des trains de 9 h 22, de 14 h 05 et de 17 h 47. Je connaissais tous les raccourcis, tous les habitants de la bourgade et savais quel vieux pêcheur nouveau donnait les fruits les plus sucrés du verger familial. Et je connaissais, peut-être mieux que quiconque, la tristesse qui régnait là.

C'est aussi avec les meilleures intentions du monde que le cimetière d'Iola a été déplacé en haut d'une colline – espérons que les dépouilles de ma famille aient retrouvé les pierres tombales correspondantes –, où il dort encore derrière une grille en fer forgé tordue par le poids de la neige. Ces mêmes bonnes intentions qui ont noyé tout Iola, Colorado.

Imaginez une ville silencieuse, oubliée, en décomposition au fond d'un lac qui était jadis une rivière. Et au cas où vous vous demanderiez si les joies et les

*Va où la rivière te porte*

peines d'un lieu disparaissent, englouties par la montée des eaux, laissez-moi vous dire que non. Les paysages de notre jeunesse nous façonnent, et nous les portons en nous, riches de ce qu'ils nous ont donné, nous ont volé et de ce que nous sommes devenus.

PARTIE I



1948-1949

1.

1948

Le garçon ne payait pas de mine.

Du moins à première vue.

« Excusez-moi, dit-il, portant des doigts sales à la visière d'une vieille casquette rouge. C'est par là, la pension ? »

Aussi simple que ça. Une question banale posée par un inconnu crasseux remontant la Grand-Rue, juste au moment où j'arrivais au croisement avec la rue North Laura.

Ses mains et sa salopette étaient noircies par le charbon, que je pris d'abord pour de la graisse à essieux ou une épaisse couche de terre, malgré une teinte trop foncée. Ses joues en étaient maculées. Sa peau brune luisait sous des coulures de sueur. Des cheveux noirs et raides dépassaient de sa casquette.

Cette journée d'automne avait commencé d'une manière aussi ordinaire que le porridge et les œufs au plat que j'avais servis aux hommes pour le petit déjeuner. Je n'avais rien remarqué de particulier lorsque je m'étais occupée de la maison puis des animaux dans leurs enclos, que j'avais cueilli deux paniers des dernières pêches de la saison dans l'air froid du matin et

effectué ma livraison quotidienne en tirant le chariot brinquebalant derrière ma bicyclette, avant de rentrer à la maison préparer le déjeuner. J'ai cependant appris depuis que les événements exceptionnels se cachent derrière les moments les plus anodins, comme le monde mystérieux des profondeurs sous la surface de l'eau.

« Tout est par là », répondis-je.

Je ne cherchais pas à faire de l'esprit ni à attirer son attention, mais l'inclinaison de sa tête et le frémissement de ses lèvres montraient que ma réponse l'amusaient. Il me troublait, à me regarder ainsi.

« Je veux dire que c'est une toute petite ville. » Je m'efforçais de mettre les choses au clair, pour qu'il comprenne que je n'étais pas le genre de fille à quêter les regards et les sourires des garçons dans la rue.

Les yeux de l'inconnu étaient aussi noirs et brillants que des ailes de corbeau. Et remplis de bonté – c'est le principal souvenir que je garde d'eux, de ce premier coup d'œil jusqu'à l'ultime regard ; une bonté qui semblait prendre sa source au centre de son être et se déverser comme d'une fontaine débordante. Il m'examina un instant, souriant toujours, puis tira de nouveau sur la visière de sa casquette et poursuivit son chemin vers la pension Dunlap, située presque au bout de la Grand-Rue.

Je ne mentais pas en disant que cet unique trottoir défoncé menait à tout. En plus de la pension Dunlap, Iola disposait d'un hôtel pour les gens huppés et d'une taverne bâtie à l'arrière pour les buveurs ; d'une station d'essence Standard, tenue par M. Jernigan, qui faisait aussi quincaillerie et bureau de poste ; d'un

*Va où la rivière te porte*

snack, d'où sortait toujours une odeur de café et de bacon, et du Petit Grand Magasin Chapman, l'épicerie avec son comptoir de charcuterie et ses trop nombreux ragots. Tout au bout, à l'ouest, se dressait le haut mât à drapeau entre mon ancienne école et l'église en bardeaux blancs où ma famille, bien briquée et bien-séante, s'asseyait tous les dimanches, du temps où ma mère était en vie. Après, la Grand-Rue plongeait brusquement à flanc de coteau, tel un point à la fin d'une courte phrase.

Même si j'allais dans la même direction que l'inconnu – pour extirper mon frère du tripot derrière la station d'essence de Jernigan –, il n'était pas question de marcher sur ses talons. Je m'attardai un instant au carrefour et me protégeai les yeux du soleil de l'après-midi pour l'observer pendant qu'il poursuivait son chemin. Il avançait sans se presser, avec nonchalance, comme s'il n'avait pas d'autre destination que son pas suivant, les bras ballants, la tête paraissant suivre avec un petit temps de retard. Son tee-shirt d'un blanc douteux se tendait sous les bretelles de sa salopette. Il était mince et possédait les épaules musclées d'un ouvrier.

Comme s'il sentait mon regard, il fit soudain volte-face et m'adressa un sourire éblouissant. J'éprouvai un choc, gênée d'avoir été surprise à l'espionner. Une vague de chaleur monta le long de mon cou. L'inconnu porta de nouveau la main à sa casquette, se retourna et repartit. Même sans voir son visage, j'étais sûre qu'il souriait toujours.

Ce fut un instant décisif, je le sais à présent. Car j'aurais pu faire demi-tour et reprendre la rue North



Laura pour rentrer préparer le dîner, j'aurais pu laisser Seth se débrouiller pour revenir seul à la ferme, passer la porte en titubant devant papa et oncle Og et en assumer les rudes conséquences. J'aurais pu au moins traverser la Grand-Rue, mettre les rares voitures et une rangée de peupliers de Virginie jaunissants entre nous. Mais je ne le fis pas, et ça changea tout.

À la place, je fis lentement un pas, puis un autre, avec l'intuition que mon choix de lever, d'avancer et de reposer le pied était lourd de sens.

Personne ne m'avait jamais parlé de séduction. J'étais trop jeune à la mort de ma mère pour avoir appris d'elle ces secrets ; et quand bien même, elle ne les aurait pas partagés avec moi. C'était une femme discrète et très comme il faut, soumise à Dieu et à ses devoirs. Je sais qu'elle nous aimait, mon frère et moi, mais son affection ne se manifestait que dans des limites strictes, notre éducation étant gouvernée par une sainte terreur du bilan que nous présenterions tous le jour du Jugement dernier. Il m'était arrivé de voir sa passion soigneusement dissimulée se libérer, à coups de tapette à mouche sur notre derrière, ou dans ses larmes vite essuyées au moment où elle se relevait après la prière, mais jamais je ne l'avais vue embrasser mon père, pas une fois je ne l'avais vue le prendre dans ses bras. Si mes parents dirigeaient la ferme et la famille en partenaires efficaces et fiables, je n'avais pas détecté entre eux la présence de l'amour qui unit un homme et une femme. Pour moi, ces terres inconnues demeuraient mystérieuses.

À une exception près : juste après l'anniversaire de mes douze ans, j'étais à la fenêtre du salon en cette pluvieuse soirée d'automne où le shérif Lyle avait

*Va où la rivière te porte*

remonté l'allée de gravier dans sa longue voiture noir et blanc et s'était approché d'un pas hésitant de mon père dans la cour. À travers la buée de mon haleine sur la vitre, j'avais vu papa tomber à genoux dans la boue. Je guettais alors le retour de ma mère, de mon cousin Calamus et de ma tante Vivian : partis livrer des pêches à Canyon City, de l'autre côté du col, ils avaient plusieurs heures de retard. Mon père aussi attendait, si anxieux de ne pas les voir revenir qu'il avait passé la soirée à ratisser les feuilles détrempées qu'en temps normal il aurait laissées se décomposer sur l'herbe pendant l'hiver. Lorsqu'il s'était effondré sous le poids des mots de Lyle, mon jeune cœur avait compris deux immenses vérités : les membres de ma famille absents ne reviendraient pas, et mon père aimait ma mère. S'ils n'avaient jamais été démonstratifs et ne m'avaient jamais parlé d'amour, j'avais pris conscience à cet instant qu'ils s'aimaient, à leur manière silencieuse. J'avais appris de leurs relations subtiles – et des yeux secs de mon père lorsqu'il était rentré dans la maison pour nous annoncer, à Seth et à moi, la funeste nouvelle – que l'amour est une chose intime, qui se doit d'être nourrie, et même pleurée, entre deux êtres seulement. Il n'appartient qu'à eux et à personne d'autre, pareil à un trésor secret, un poème intérieur.

En dehors de ça, je ne savais rien, en particulier sur les prémices de l'amour, sur cette attirance inexplicable vers l'autre ; j'ignorais pourquoi on pouvait croquer plusieurs garçons sans les remarquer, tandis que le suivant exerçait sur nous un pouvoir d'attraction aussi

irrésistible que la gravité, au point qu'après un premier regard, le désir prenait toute la place.

Un demi-pâté de maisons à peine nous séparait, mon inconnu et moi, alors que nous marchions sur le même trottoir étroit, au même moment, dans la même petite ville perdue du Colorado. Je le suivais en songeant que, d'où qu'il vienne et quoi qu'il ait fait jusqu'ici, lui et moi avions vécu nos dix-sept années – peut-être un peu plus pour lui, peut-être un peu moins – dans l'ignorance de l'existence de l'autre sur cette terre. Et voilà que nos vies se croisaient aussi sûrement que la rue North Laura et la Grand-Rue.

Mon cœur s'accéléra quand la distance entre nous se réduisit de trois à deux maisons, puis à une seule, et je compris qu'il ralentissait de manière imperceptible.

Je ne savais plus quoi faire. Si je ralentissais moi aussi, il comprendrait que je réglais mon pas sur le sien et que j'accordais trop d'importance à un étranger. Mais si je gardais la même allure, j'aurais tôt fait de le rattraper, et alors quoi ? Ce serait encore pire si je le dépassais. Je sentirais la brûlure de son regard sur mon dos. Il remarquerait sûrement ma démarche gauche, mes jambes nues et mes chaussures de cuir éculées, ma vieille robe d'écolière bordeaux trop petite et la banalité de mes cheveux bruns et raides, que je n'avais pas lavés depuis mon bain de dimanche.

Je ralentis donc. Comme attaché à un fil invisible, il ralentit aussi. Je ralentis encore et il fit de même, avançant à peine. Puis il s'immobilisa. Je n'eus d'autre choix que de l'imiter, et nous restâmes là, deux statues plantées bêtement dans la Grand-Rue.

Il s'était figé par jeu, je le sentais. Moi, j'étais paralysée par la peur, l'indécision et les premiers remous déroutants du désir. Je ne connaissais ce garçon que depuis quelques minutes et moins d'un pâté de maisons, et j'étais déjà tourneboulée comme un caillou dans un torrent.

Je n'entendis pas la femme du médecin, ni les roues d'acier de sa poussette arriver derrière moi. Lorsque la corpulente Mme Bernette et son enfant apparurent soudain à ma hauteur, tentant de passer, je sursautai.

Mme Bernette m'adressa un sourire soupçonneux, haussant la fine ligne de ses sourcils en une question muette, et lança un bref « Bonjour, Torie ».

Je ne réussis qu'à hocher poliment la tête, incapable de me rappeler le prénom du bébé ou de tendre la main pour ébouriffer ses cheveux blonds.

L'inconnu fit un pas de côté pour libérer le passage. Curieuse, Mme Bernette l'examina de la tête aux pieds et esquissa un vague sourire lorsqu'il inclina sa casquette en disant « Madame ». Elle reporta son regard sur moi, le front plissé comme si elle cherchait à résoudre une énigme, puis se détourna et poursuivit son chemin en poussant son enfant.

C'est vrai que nous étions une énigme, ce garçon et moi. On aurait pu l'énoncer ainsi : Qu'est-ce qui, une fois lié, partage la même destinée ? Deux marionnettes sur le même fil.

« Victoria, dit-il avec familiarité, se tournant pour me regarder en face. Vous me suivez ? » C'était manifestement son tour de faire le malin. Il sourit, aussi amusé par son trait d'esprit que par ce qu'il avait pris un peu plus tôt pour le mien.

Je bégayai, telle une gamine surprise à voler une pièce de cinq *cents*, avant de réussir à articuler : « Non. »

Il croisa ses bras bronzés, sans faire de commentaire. Je n'aurais su dire s'il pensait à sa question, à moi ou au hasard qui nous avait placés là en cet instant.

Quand je ne pus plus supporter ma gêne dans le silence, je demandai avec un calme feint : « Comment connaissez-vous mon nom ? »

— Je suis attentif », répondit-il. Un ton direct, mais non dépourvu de modestie. « Victoria, répéta-t-il lentement, comme pour le simple plaisir de faire rouler les syllabes dans sa bouche. Un nom de reine. »

Son charme compensait son apparence négligée et, même si je m'efforçais de garder une attitude distante, il voyait bien que je n'y étais pas insensible. Il m'invita du regard avant même de formuler sa proposition : « Ça vous dirait de marcher avec moi ? Là, dit-il, montrant l'espace à côté de lui. Comme deux personnes civilisées ! »

J'essayai de gagner du temps, car si j'avais très envie de marcher avec lui, les convenances, ou la pure timidité adolescente, me retenaient. À moins qu'il ne s'agisse d'une prémonition. « Non, merci, répondis-je. Je ne pourrais pas... enfin... je ne connais même pas votre... »

— C'est Wil, lança-t-il avant que j'aie pu lui poser la question. Wilson Moon. » Il laissa son nom complet flotter dans mes oreilles, puis fit un pas vers moi, la main tendue. « Ravi de faire votre connaissance, mademoiselle Victoria. » Soudain très sérieux, il attendit que je franchisse la distance entre nous et que je place ma main dans la sienne.

J'hésitai, mal à l'aise, puis je fis la révérence. J'ignore lequel de nous deux fut le plus surpris. La dernière fois que j'avais esquissé ce geste, c'était à l'école du dimanche, quand j'étais petite fille, mais j'avais tellement peur de toucher sa main que je ne sus pas quoi faire d'autre. Me sentant aussitôt ridicule, je m'attendais à ce qu'il rie, et pourtant non. Son sourire s'élargit, immense, lumineux, sincère, sans la moindre trace d'ironie. Il hocha la tête d'un air entendu, laissa retomber sa main qu'il glissa dans la poche de sa salopette et demeura immobile face à moi.

Je n'étais pas en mesure de le comprendre alors, subjuguée que j'étais par son regard, mais j'allais plus tard découvrir que Wilson Moon n'appréhendait pas le temps comme la plupart des gens – ni le temps ni bien d'autres choses. Il ne se pressait jamais, ne montrait aucun signe d'impatience et ne considérait pas le silence entre deux personnes comme un grand vide gênant à remplir de bavardage. Il contemplait rarement l'avenir, encore moins le passé, mais recueillait l'instant présent dans ses mains pour en admirer les détails, sans se justifier et sans penser qu'il devrait en aller autrement. Je ne savais encore rien de tout ça, figée telle une statue de pierre dans la Grand-Rue, mais j'allais apprendre quelle sagesse recelait sa façon de vivre et, plus tard, en faire usage au moment où j'en aurais le plus besoin.

Alors, oui, je changeai d'avis et j'acceptai l'invitation à descendre la Grand-Rue cet après-midi d'octobre, en compagnie d'un garçon nommé Wilson Moon, qui n'était plus un inconnu.

Notre conversation se limita à d'aimables banalités, et le trajet fut court, pourtant une fois arrivés en haut des marches usées du porche de chez Dunlap, aucun de nous ne voulait quitter l'autre. Je m'attardai avec lui devant la porte à la peinture écaillée, le cœur battant.

Il ne révéla pas grand-chose de lui-même. Quand je lui demandai si Wil, diminutif de Wilson, s'écrivait avec un ou deux *l*, il haussa seulement les épaules et répondit : « Comme vous préférez. » Ce jour-là, j'appris tout de même une chose le concernant : il travaillait dans les mines de charbon de Dolores et venait de s'enfuir.

« D'un coup, j'en ai eu marre, dit-il. "Pars", j'ai pensé dans ma tête. "Va-t'en tout de suite." » Les wagons remplis de charbon étaient prêts à rejoindre la ligne Durango-Silverton, et quand le sifflement de la locomotive avait retenti, long, strident et insistant, il avait eu l'impression d'entendre un appel. Tout ce qu'il savait, me raconta-t-il, c'est que ces wagons partaient ailleurs. Lorsque le train s'était mis en branle, il avait escaladé l'échelle rouillée d'un des wagons et sauté sur un lit de charbon noir et chaud. Son chef d'équipe l'avait repéré, avait couru après le train en braillant, en poussant des jurons et en agitant furieusement son chapeau. Mais bientôt, le contremaître et les mines n'étaient plus que des points minuscules au loin, et Wilson Moon avait offert son visage à la caresse du vent.

« Vous ne saviez même pas où vous alliez ? Où vous arriveriez ? demandai-je.

— Peu importe, répondit-il. Tous les endroits se valent, non ? »

Je ne connaissais rien d'autre qu'Iola et les terres qui s'étendaient de part et d'autre de cette portion large et droite de la Gunnison. La petite ville était blottie sur la rive sud, aux pieds de la Big Blue Wilderness ; au nord et à l'ouest se dressaient les monts Elk. À l'est, un patchwork de fermes et de ranches. Mon frère et moi étions nés dans la ferme que mon père avait héritée du sien, dans le haut lit de fer occupant la moitié de la chambre jaune pâle ajoutée à l'arrière de la maison, une pièce réservée aux naissances et aux visiteurs, jusqu'au moment où oncle Og était venu vivre avec nous après l'accident. Notre ferme n'avait rien d'extraordinaire. Elle n'était même pas très grande avec ses dix-neuf hectares, incluant la maison, les dépendances et une allée de gravier longue comme un hurlement de loup. Mais entre la grange et la clôture du fond, notre terre produisait le seul verger de pêches de tout le comté de Gunnison, aux fruits rebondis, roses et sucrés. Les berges ondulantes de la Willow marquaient la limite orientale de notre propriété, et ses eaux glacées, tout droit descendues des montagnes enneigées, se plaisaient à déborder sur nos arbres et nos modestes rangs de pommes de terre et d'oignons. Le soir, bercée par le chant de la rivière, je m'endormais dans le lit à barreaux où j'avais passé presque toutes les nuits de ma vie. Le lever du soleil sur le lointain mont Tenderfoot et le long sifflement des trois trains quotidiens traversant la gare à l'extrémité de la ville marquaient l'heure aussi bien que des horloges. Je savais à quel angle la



lumière pénétrait par la petite fenêtre de la cuisine l'après-midi et tombait sur la table en pin les matins d'hiver. Je savais que les crocus et les delphiniums violets étaient les premières fleurs sauvages à apparaître au printemps, les épilobes en épi et les solidages les dernières. Je savais qu'à chaque éclosion d'éphémères, une douzaine d'hirondelles à front blanc descendaient en piqué sur la rivière et que c'était le moment précis où mon père remontait une truite arc-en-ciel au bout de sa ligne. Je savais que les orages les plus violents, aussi noirs et inquiétants que le diable, arrivaient presque toujours par les sommets du nord-ouest, et que tous les oiseaux chanteurs, les corbeaux et les pies se taisaient juste avant que le ciel se déchaîne.

Donc, non, à mes yeux, tous les endroits ne se valaient pas, et je m'étonnais que ce garçon n'ait pas l'air d'avoir de port d'attache.

« Et vos affaires ? demandai-je, intriguée par la vie d'un vagabond.

— Pareil », répondit-il, avec un haussement d'épaules et un sourire, comme s'il détenait un savoir que j'ignorais – et qui se révélerait juste. Avec lui, j'apprendrais combien une vie dépourvue de tout sauf de l'essentiel pouvait être authentique et que peu de choses comptaient dès lors, hormis la détermination à continuer à vivre. S'il m'avait dit tout cela ce jour-là, je n'aurais pas été en mesure de le croire. Mais le temps tire nos ficelles.

Je ne trouvai aucun prétexte pour le suivre chez Dunlap. Même si je n'avais pas été en compagnie d'un

inconnu, une fille n'entrait pas dans la pension sans une bonne raison et une escorte de confiance. De plus, l'heure du dîner approchait, et il me restait encore une sale besogne à accomplir : arracher Seth de la table de poker et le ramener à la maison, avant que papa rentre de la ferme de M. Mitchell, où il finissait de bottelet le foin.

« Bon... », dis-je dans un soupir, pour signifier qu'il était temps de nous séparer, mais sans pour autant faire mine de partir. Je m'attendais à ce qu'il comprenne le signal et agisse en conséquence, mais il resta immobile, tranquille, souriant, regardant le ciel par moments comme s'il lisait dans les nuages fibreux du début de soirée.

« Je ferais mieux d'y aller, repris-je. Je dois préparer le dîner. »

Wil jeta un nouveau coup d'œil vers le ciel, puis me demanda si je voulais bien le revoir le lendemain, pour lui faire visiter la ville ou partager une part de tarte.

« Après tout, ajouta-t-il, vous êtes la seule personne que je connaisse dans le coin.

— Vous ne me connaissez pas, répondis-je. Du moins pas beaucoup.

— Bien sûr que si. » Il m'adressa un clin d'œil.  
« Vous êtes Mlle Victoria, reine d'Iola. »

Il s'inclina avec un moulinet de la main, comme s'il saluait une altesse royale, ce qui me fit rire. Puis il se redressa et me dévisagea si longtemps que je crus fondre tel du chocolat dans les derniers rayons du soleil qui rasaient le porche. Il ne dit rien, mais j'avais

la sensation qu'il me connaissait mieux que quiconque. Il se rapprocha. Je sentis son odeur pour la première fois, une odeur forte, musquée et étonnamment attirante, et je plongeai un instant dans le noir insondable de ses yeux.

Comment peut-on vivre dix-sept ans sans se demander si l'on nous connaît ? L'idée ne m'était jamais venue auparavant que quelqu'un puisse si bien voir en moi qu'il y trouverait mon âme. Debout sur les marches poussiéreuses de la pension, je me sentais transparente, exposée à la lumière d'une manière que je n'aurais pas crue possible avant de rencontrer Wilson Moon.

Timidement, je reculai d'un pas ; puis j'acceptai de le retrouver le lendemain. Je voulais le revoir comme on désire voir réapparaître le soleil resté caché trop longtemps derrière les nuages. Mais avant que nous puissions convenir d'un rendez-vous – choisir une heure, un lieu et un prétexte – une voix familière éclata au milieu de la Grand-Rue et me frappa comme une pierre.

« Torie ! »

C'était mon frère, Seth, titubant au milieu de la chaussée, le goulot d'une bouteille de bière brune serré dans la main gauche.

« Torie, éloigne-toi de ce sale fils de pute ! » dit-il d'une voix pâteuse. Il pointa sa bouteille vers Wil, projetant des éclaboussures sur la route de terre.

« Mon frère. Ivre », avouai-je à Wil. Je tournai les talons, dévalai les marches du perron en jetant un « Il faut que j'y aille » exaspéré par-dessus mon épaule,

et me précipitai vers Seth avant qu'il ne fasse du grabuge.

« C'est qui, ce bâtard ? grommela-t-il, une Lucky Strike au coin des lèvres, adressant plus sa question à Wil qu'à moi.

— Personne », répondis-je, l'obligeant à avancer en le poussant par-derrière.

Une main posée sur chaque épaule, comme si je tenais les rênes d'une mule récalcitrante, je le dirigeai vers le carrefour. Bien que d'un an mon cadet, Seth m'avait dépassée en taille avant ses quinze ans et avait pris au moins cinq centimètres dans les six derniers mois. Je n'étais cependant pas grande et, comparé à d'autres garçons de son âge, Seth était trapu et taillé comme un boxeur, dont il avait aussi le tempérament. Je bataillai pour le soustraire à la vue de Wil et des autres spectateurs, et pour le ramener à la maison.

« Un garçon qui me demandait son chemin, c'est tout, mentis-je, même si ç'avait été vrai un quart d'heure plus tôt. Il est seulement de passage.

— Foutu basané...

— Tu pues, Seth, le coupai-je. Pire que la porcherie que tu ferais mieux de nettoyer avant le retour de papa.

— Papa peut aller se faire foutre », répliqua-t-il, enhardi par l'alcool. Il prit une grande bouffée de sa cigarette, puis la balança sur la route.

« Fais ce qu'on te demande, pour une fois, ça rendrait service à tout le monde », dis-je en écrasant la Lucky Strike. Je jetai un coup d'œil en arrière et vis que Wil était toujours devant la pension, lisant en moi comme dans un livre à énigmes.